

Il ne m'est pas difficile de concevoir la peine profonde où vous met, vous en particulier, le Supérieur du Séminaire et le père de cette nombreuse famille, la lamentable catastrophe qui vient de fondre sur le cher collège de Ste-Thérèse. Hélas ! et dire que cette épreuve vous arrive juste au moment où vous veniez de mettre pour ainsi dire la dernière main à l'œuvre ; au moment où, après tant de sacrifices et tant de labeurs, vous veniez d'achever à peu près toutes les améliorations dont le collège était susceptible.

On dit que les hommes et les œuvres à grandes destinées sont souvent rudement traversés ; et aussi que Dieu châtie bien ceux qu'il aime beaucoup. Le souvenir de ces grandes vérités sera une source de consolation et un motif d'espérance pour vous et pour les nombreux amis de l'œuvre à laquelle vous présidez.

Veillez croire, mon cher M. Nantel, que je ne manquerai pas de demander avec ferveur au bon Dieu de donner force et consolation à celui que je pourrais quasi appeler un père et à qui je dois tant ; et en même temps de lui fournir promptement et abondamment les moyens de réparer les immenses désastres causés par l'incendie à la belle et grande œuvre du Séminaire de Ste-Thérèse.

Veillez bien me croire, cher monsieur,

Votre tout dévoué serviteur et ami,

L. APH. NOLIN, Ptre, O. M. I.

Montréal, 6 octobre 1881.

*Monsieur le Supérieur,*

Je viens d'apprendre la triste nouvelle !!! Je ne sais comment vous exprimer ma surprise et ma douleur. Permettez-moi de pleurer avec vous sur le malheur qui frappe si cruellement notre chère *Alma Mater*. Nous sommes tous frappés du même coup, mais vous surtout, monsieur le Supérieur, qui l'avez vue grandir sous votre direction et qui maintenant pleurez sur ses ruines.

Veillez accepter mes plus sincères condoléances. Si j'étais riche, vous auriez de ma part une large contribution, mais je ne puis vous offrir que l'obole du pauvre : deux douzaines de mon livre sur *la Famille et ses traditions* pour la prochaine distribution de prix, car j'apprends avec bonheur que les classes vont bientôt recommencer. Faites-moi le plaisir d'accepter cette légère offrande, que je regrette de ne pouvoir faire plus grande, et veuillez me croire, M. le Supérieur,

Votre très humble et obéissant serviteur,

L. A. BRUNET.